

# Les montagnards du Val d'Ille et la nature

par I. MARIÉTAN

---

« Ecrire sur sa terre natale, c'est fleurir.  
sa demeure et graver la pierre de son  
foyer. »

C. Rodier.

*Il est certes contraire à l'usage de faire figurer dans un ouvrage dédié à une personnalité scientifique une publication dont elle est l'auteur. Toutefois, nous espérons que les Murithiens ne nous en voudront pas de rompre la tradition. A l'origine, cet article n'était pas destiné à ce numéro spécial du bulletin. M. Mariétan l'écrivit, par délassement, il y a quelques années déjà. Nous lui sommes reconnaissants de nous avoir autorisés à le publier dans ce fascicule. Il permettra aux membres récemment reçus au sein de notre société — comme aussi aux aînés — de faire plus ample connaissance avec leur président.*

*Nous ne doutons pas que chacun éprouvera un plaisir particulier à découvrir l'influence profonde que la nature et la population du Val d'Ille ont exercée sur la vie de naturaliste d'Ignace Mariétan. Ils le verront se pencher sur son enfance, se refaire l'âme qu'il avait, jeune garçon, pour penser, agir, s'initier à l'épreuve, se consoler au spectacle de la succession des saisons.*

*Emporté par un grand idéal d'apostolat, il a quitté sa vallée. Au cours des diverses étapes de ses études secondaires, théologiques et universitaires, les siens ont peut-être eu parfois le sentiment qu'il les abandonnait. Mais il a été appelé à exercer cet apostolat sous forme de l'enseignement des sciences naturelles à notre jeunesse valaisanne ; en s'attachant si profondément à la grande vallée du Rhône, qui est un champ si merveilleux pour des études de sciences, il revenait à sa vallée. Ces lignes diront aux siens que, dans tout ce qu'il a fait au long de sa vie, il a porté en lui l'amour du sol natal. C'est là qu'il a puisé les meilleurs exemples donnés à ses élèves sur l'observation de la nature. N'a-t-il pas continué ainsi la tâche de ses ancêtres, bergers, semeurs et moissonneurs ?*

Réd. ad intérim.

## INTRODUCTION

Le Val d'Illiez n'est point une de ces vallées sans histoire à laquelle nul ne songe, sur laquelle personne ne s'est penché attentivement et amoureusement pour lui conférer une belle place dans l'attention des hommes : A. de Claparède<sup>1</sup> a donné un aperçu historique, botanique et touristique ; J.-E. Tamini et P. Délèze<sup>2</sup> ont publié un « Essai d'Histoire » ; Daniel Baud-Bovy<sup>3</sup> a écrit un livre magnifiquement illustré montrant surtout l'intérêt touristique de la région ; F. Fankhauser<sup>4</sup> a étudié le patois de Val d'Illiez et F. de Loys et E. Gagnebin<sup>5</sup> ont publié une monographie géologique. Ce ne sont que les publications les plus importantes.

Ce que je me propose d'écrire est bien différent : je voudrais montrer les caractères du Val d'Illiez en tant qu'ils découlent de la constitution géologique du sol, soit sa morphologie, son climat, sa flore, sa faune. Je voudrais surtout décrire la manière de penser et d'agir de la population dans ses rapports avec la nature, non pas comme ont pu le faire des étrangers n'ayant fait dans la vallée que des séjours plus ou moins prolongés, mais comme un enfant du pays.

J'espère que cet essai de rechercher avec exactitude les relations entre le sol et les êtres vivants du Val d'Illiez pourra servir d'orientation pour l'étude des faits innombrables de *géographie humaine* que la montagne nous présente. Trop souvent ces faits ne sont pas rapportés avec précision ; notre génération reste indifférente aux plus poétiques descriptions littéraires d'une région, si elles ne reposent pas sur une connaissance exacte de la nature.

Je citerai beaucoup de détails, n'est-ce pas ainsi que l'on procède dans toutes les disciplines scientifiques ? ils sont nécessaires pour établir les vues générales ; ne sont-ils pas aussi les fleurs qui, réunies en bouquets, fleurissent ma vallée et la font remarquer entre toutes ses voisines ? C'est, je crois, la voie à suivre pour découvrir l'âme d'un pays.

---

<sup>1</sup> A. de Claparède : Champéry et le Val d'Illiez, histoire et description. Genève, 1886.

<sup>2</sup> J.-E. Tamini et P. Délèze : Essai d'Histoire de la Vallée d'Illiez. St-Maurice, 1924.

<sup>3</sup> Daniel Baud-Bovy : La Dent du Midi, Champéry et le Val d'Illiez. Genève, 1923.

<sup>4</sup> F. Fankhauser. Das patois von Val d'Illiez. Hamburg, 1911.

<sup>5</sup> F. de Loys et E. Gagnebin : Monographie géologique de la Dent du Midi. 1928. Panorama géologique et carte géologique au 1 : 25,000, 1931.

**Géologie.** — Le Val d'Illiez débouche latéralement sur la rive gauche de la partie inférieure du Rhône valaisan : il est en grande partie taillé dans une énorme masse de Flysch replié sur lui-même. Le nom de cette roche tertiaire est emprunté à un terme usité dans le Simmenthal où il désigne des terrains ayant tendance à glisser, parce qu'ils se transforment en masses argileuses ou en plaquettes. Elle est formée de schistes ou de grès. On exploite des grès micacés fins à Val d'Illiez et à Chouex, soit comme pavés, soit comme pierre de taille.

La Mollasse rouge se superpose au Flysch sur de vastes étendues, dans la région de Troistorrents et de Chouex. C'est un grès de teinte rouge lie de vin, vert sombre par places.

Sur la bordure nord-ouest de la vallée, entre le Col de Cou et Bellevue, s'étendent, sur une large surface, les roches extrêmement variées des Préalpes, comprenant les nappes de la brèche, des Préalpes médianes, du Niesen, des Préalpes internes.

Au sud-est, sur l'autre versant, la nappe de Morcles forme la chaîne des Dents du Midi, Dent de Bonaveau et des Dents Blanches de Champéry. La base de la nappe est à environ 2600 m. sous la Cime de l'Est, et s'abaisse à 1800 m. sous les Dents Blanches. Cet abaissement axial a une grosse importance pour la géologie comme pour la morphologie de la vallée.

Au fond de la vallée, apparaissent les terrains autochtones, c'est-à-dire disposés normalement, comme une fenêtre ouverte sous le Flysch, entre Val d'Illiez et Champéry, puis sous Bonaveau et Barmaz.

Les terrains erratiques couvrent de vastes surfaces dans toute la vallée. Le glacier du Rhône a formé des dépôts importants entre Chouex-Monthey-Troistorrents. La moraine de Monthey contient d'énormes blocs de granit du Mont Blanc qui sont exploités activement. Quelques-uns sont protégés : la pierre des Marmettes, la pierre à Dzo, la pierre à Muguets et le bloc Studer.

Les glaciers locaux ont laissé aussi beaucoup de moraines. Les alluvions de la Vièze et de ses affluents, les éboulis augmentent encore la masse des terrains erratiques qui jouent un rôle important dans la formation de la terre végétale.

**Morphologie et hydrographie.** — Le Val d'Illiez n'est pas, comme tant d'autres, taillé transversalement ou longitudinalement à une chaîne de montagnes ; il est placé entre deux unités géologi-

ques très différentes : les Hautes Alpes calcaires sur son versant droit et les Préalpes sur son versant gauche, de là une asymétrie frappante. Les roches des Préalpes que l'érosion a respectées forment des montagnes peu élevées que l'on atteint par des pentes très douces : la Pointe des Fornets, la Croix de Culet, la Pointe de l'Haut, la Pointe de Chésery, la Truche, etc.

La nappe de Morcles, formée de calcaires plus durs, est venue déferler sur le Flysch, l'érosion a découpé sa charnière et formé ces parois si élevées et si belles des Dents du Midi. Le gros banc d'Urgonien forme, de son flanc renversé, la belle paroi de base, claire et abrupte, qui se retrouve tout au long de la chaîne. L'Hauterivien de teinte plus sombre forme des parois hérissées d'aspérités. Ces deux étages constituent à eux seuls la plus grande partie de ces beaux rochers.

Les roches jeunes et tendres de la Mollasse rouge et du Flysch ont formé ces pentes douces et verdoyantes qui se poursuivent jusqu'à la limite supérieure de la vallée. Celle-ci n'est donc point fermée par un cirque de montagnes mais par les arêtes doucement ondulées du Col de Cou qui s'abaissent jusqu'à 1925 m.

Placées ainsi sur les pentes douces du Flysch, les quelques 1000 m. d'épaisseur des Dents du Midi forment un contraste remarquable. On ne peut rêver relations plus évidentes et plus frappantes entre la constitution géologique du sol et les formes du paysage.

L'autochtone du fond de la vallée, c'est-à-dire les rochers qui ont conservé leur superposition normale, donne aussi au paysage une forme très particulière. Ce sont les impressionnantes parois d'Urgonien et d'Hauterivien qui supportent les plateaux de Champéry-Chavalet sur la rive gauche et de Tschire<sup>1</sup> et des Rives sur la rive droite, avec la Galerie Défago, aménagée en pleine paroi.

L'érosion glaciaire a laissé aussi son empreinte : à Troistorrents la forme en auge de la vallée est très nette, cependant que l'érosion fluviale postglaciaire a créé ces gorges jeunes aux versants abrupts. Plus haut, sur les versants de la vallée, on peut voir des traces de périodes glaciaires plus anciennes sous forme de paliers.

Ainsi, dans le Val d'Illiez, la constitution géologique du sol donne au paysage des formes faciles à analyser ; elles illustrent si

---

<sup>1</sup> Tschire pourrait venir de tsyera, d'origine inconnue « rangée de petits tas de fumier », apparenté peut-être à tsiron « petit tas de foin » synonyme de matson, catson, etc. Les maisons de ce plateau alignées le long d'un sentier auraient pu suggérer ce nom.



clairement cette loi qui veut que les roches tendres forment des pentes douces et les roches dures des pentes fortes ou des parois de rochers.

Le drainage des eaux superficielles de la vallée se fait par la Vièze et ses affluents. Sur la rive gauche elle reçoit la Vièze de Morgins qui a creusé un vallon parallèle à la vallée principale jusqu'à Morgins, où elle s'incurve à l'est, pour se jeter dans la Vièze à Troistorrents. Le Nant de Fayot répète en petit la même orientation, tandis que le Nant de Chavalet se dirige vers l'est dès sa source.

Les affluents de la rive droite descendent en ligne directe des Dents du Midi à la Vièze : le Nant de Crettex a creusé le cirque de Chalin et de la Cime de l'Est, celui de Frassenayaz le cirque de Soy et celui de la Frache le cirque d'Anthemoz. Ces deux derniers torrents sont très actifs et forment des séries de cascades sur tout leur parcours. La Saufle ramasse les eaux du haut vallon de Sesanfe et les précipite par l'encoche du Pas d'Encel, tandis que le Nant de Barme et la Vièze du Col de Cou recueillent les eaux du sommet de la vallée.

**Climat.** — L'orientation de la vallée ouverte vers le nord-est, faiblement protégée contre les vents d'ouest par la chaîne peu élevée des Préalpes, sa position devant la chaîne des Hautes Alpes calcaires expliquent son climat. Les masses d'air humide venant de l'ouest rencontrent cette chaîne, il y a condensation et précipitations atmosphériques abondantes. Hauteur annuelle à Champéry (altit. 1052 m.), 1619 mm. d'après Bühler.

Pendant les périodes chaudes de l'été, les orages sont très fréquents et violents, parce que les masses d'air humide et chaud du Plateau suisse et des Préalpes s'élèvent contre la haute muraille des Dents du Midi. La violence des précipitations orageuses est parfois extrême et très localisée ; on voit un torrent grossir démesurément, alors que ses voisins restent dans des limites normales. Ce fait a frappé les habitants, ils l'expliquent, car le public a une explication pour tous les phénomènes de la nature, en disant que c'est la foudre qui tombe sous forme d'énormes « sacs » d'eau sur des points déterminés. Il existe, disent-ils, trois sortes de foudre : sous forme de grosses étincelles, de boules de feu ou de sacs d'eau.

Le vent est parfois violent, le fœhn en particulier : on le craint parce qu'il soulève les « bardeaux » et les emporte, malgré les per-

ches placées par-dessus, chargées de lourdes pierres<sup>1</sup>. Il se produit parfois des tourbillons très violents qui déracinent ou brisent les arbres, même en des endroits qui paraissent abrités comme la forêt de Bonaveau.

Comme les autres montagnards, ceux du Val d'Illiez désignent les vents par des noms de lieux, ils ne connaissent pas les noms des points cardinaux ; le vent d'ouest est « le vent de Châtel », le vent du nord est « le vent de St-Maurice ».

L'orientation de la vallée détermine une différence considérable entre le climat des deux versants. La rive gauche est beaucoup plus ensoleillée, les récoltes y mûrissent plus tôt, les travaux agricoles y sont faits plus tôt et d'une manière différente.

Le climat et la nature du sol font que les sources sont très nombreuses, presque chaque maison a la sienne propre. Les marnes du Flysch, feuilletées et plissées, entremêlées de bancs de grès sont imperméables sur une grande épaisseur, mais toute la masse est humide et les petites sources sont nombreuses. Les calcaires sont toujours très fissurés et solubles, ils laissent donc circuler les eaux avec facilité, c'est pourquoi des sources à gros débit jaillissent souvent à la base des parois. Les dépôts glaciaires, les alluvions et les éboulis forment des réservoirs excellents dans lesquels les eaux s'accumulent et se filtrent.

On capte les sources et on conduit les eaux avec des tuyaux en bois et plus souvent en fer. On ne se soucie guère de faire analyser ces eaux, on ne sait pas que, même claires, elles peuvent être contaminées par des microbes dangereux, on accepte des eaux qui ont circulé à ciel ouvert si elles ne sont pas troubles. On craint que les eaux qui déposent du tuf ne bouchent les tuyaux, on dit que pour éviter cet inconvénient il faut les capter à leur sortie, « avant qu'elles aient vu le soleil ».

Le besoin de mystérieux ne pouvait manquer de se manifester au sujet des sources. S'il s'agit de travailler à une source pour la capter ou pour réunir les eaux qui suintent, il faut, dit-on, veiller à ne toucher à ces eaux que lorsque le croissant de la lune est tourné en haut sur l'almanach, si on fait ce travail lorsqu'il est tourné en bas l'eau disparaît en profondeur et la source est perdue pour toujours.

---

<sup>1</sup> Les bardeaux sont de grosses planchettes fendues dans des troncs d'épicéas.

Un montagnard que j'interrogeais sur l'origine des sources me répondit : « Il y a dans la terre des veines comme dans notre corps, l'eau de la mer remonte ».

**Influence du milieu physique sur la population.** — Je voudrais évoquer sur ce sujet des souvenirs personnels. En automne et en hiver nous habitons au « Serzaz »<sup>1</sup> sur la rive gauche de la vallée, à 1234 m., en face de toute la chaîne des Dents du Midi. Constamment mes regards furent attirés par ces formes si grandioses qui me paraissaient immenses, par le jeu des nuages qui les voilaient souvent, par la neige qui leur donnait parfois une blancheur éclatante, par les avalanches que je voyais souvent descendre. Mais personne ne savait que chacune des sommités portait un nom : ce fut une joie quand, vers 15 ans, je découvris une carte postale qui portait ces noms. Je ne me suis jamais aperçu qu'il y avait des plis dans ces rochers, jusqu'au moment où j'ai étudié la géologie, cependant le gros banc d'Urgonien de la base me frappait.

Ce n'est pas seulement dans le Val d'Illiez que les montagnards n'ont pas donné de noms à leurs montagnes, le fait est général. La plupart ont été créés par les topographes et les alpinistes. Sans doute les rochers et les glaciers improductifs n'ont jamais beaucoup intéressé les montagnards. Dans quelle mesure sont-ils impressionnés par la beauté de la forme et de la couleur des montagnes suivant le temps qu'il fait ? Ils ne restent pas indifférents car ils les regardent beaucoup, mais ils ne savent pas donner à leurs impressions une forme claire et condensée.

Mes regards se portaient souvent aussi sur les pentes de la vallée, sur les petits vallonnements, sur la zone des pâturages, sur celle des forêts. Les formes du paysage intéressent vivement les montagnards parce qu'elles déterminent les conditions d'exploitation de leur sol : si la pente est trop forte la forêt est maintenue, si elle est faible on défriche et ce sont des cultures. Ces formes paraissent absolument stables, personne ne pense que les torrents qui emportent d'énormes quantités de matériaux puissent modifier l'aspect du paysage. Jamais je n'ai entendu des montagnards exprimer leur regret de voir partir ainsi leur terre qui a demandé tant de siècles pour se former, jamais je n'ai eu moi-même cette

---

<sup>1</sup> Peut-être ce nom vient-il de « la Tzardze », foin lié avec une corde et porté par un homme, ou de « Serdzâ », la « sargée », c'est-à-dire contenu d'une grosse toile à foin.

pensée. Cela provient du fait que ces modifications sont trop lentes et que la vie humaine est trop brève pour qu'on puisse s'apercevoir des changements de forme du paysage. Ce n'est qu'au siècle passé que les hommes de science ont expliqué la formation des montagnes et leur destruction par les agents atmosphériques, on ne doit donc pas s'étonner si ces conceptions n'ont pas encore pénétré dans l'esprit des montagnards.

Pour aller à l'école et à la messe le dimanche il fallait environ 30 minutes pour descendre au village et une heure pour remonter ; beaucoup habitaient plus loin encore. La neige était souvent abondante, charriée par le vent et formant des « gonfles » dans lesquelles je disparaissais ; une petite avalanche m'emporta même une fois. Il ne venait à l'idée de personne que cela pourrait être une raison de rester à la maison parfois : rude école d'endurance !

Nos propriétés, comme tant d'autres, étaient exposées à des glissements de terrain que nous appelions des « ravines ». Lorsqu'il pleuvait beaucoup, surtout s'il y avait de la neige, il fallait surveiller le terrain jour et nuit pour faire des rigoles et conduire l'eau de ruissellement dans des ruisseaux afin de l'empêcher de s'infiltrer dans le sol. Telle est bien la vraie cause de ces glissements. Les dégâts qu'ils causent aux propriétés sont grands, on vivait dans la crainte, chaque fois que les pluies se prolongeaient. La situation était parfois dramatique, on entendait, dans la nuit, le bruit anormal de la Vièze et de ses affluents, on se demandait avec angoisse ce que le lever du jour allait révéler ?

Au printemps, et quelques semaines en automne, nous habitions aux « Ménesses »<sup>1</sup> sur la rive droite. Le paysage était tout différent et ce changement nous réjouissait. Tout près il y avait le nant de Frassenayaz avec des gorges et de nombreuses cascades. L'une était si profonde que, pendant longtemps, je n'osais pas m'approcher assez du bord pour voir le fond. Au moment des grands orages j'allais voir le travail de l'eau, je restais longtemps à contempler cette activité puissante de transport et d'érosion.

Des voisins se mirent à exploiter une carrière d'ardoises dans des schistes du Flysch ; la même roche se trouvait aussi sur notre propriété. A voir la roche décomposée à la surface j'avais des doutes sur la valeur de ces ardoises ; j'en avais placé sur notre toit à titre d'expérience, j'allais très souvent les voir. De fait elles n'ont

---

<sup>1</sup> Le sens de ce nom est inconnu.

pas résisté aux variations de température. Ce travail de la pierre m'avait captivé au plus haut point.

En été nous habitions les deux pâturages de « Bornaz »<sup>1</sup>. C'est là que la nature a exercé sur moi toute son emprise. C'est un paysage de montagne très intéressant et très varié : la Haute-Cime domine tout de sa façade harmonieuse et immensément élevée. A ses pieds les pâturages d'Anthemoz<sup>2</sup> et de Sélare<sup>3</sup> lui forment un piédestal de gros bancs rocheux entre lesquels s'intercalent des pentes gazonnées. Bornaz est encadré par d'immenses forêts d'épicéas, c'est un îlot défriché au milieu d'une nature sauvage et grandiose. Tout près, le puissant torrent de la Fratze<sup>4</sup> se précipite à travers des gorges et des cascades magnifiques. En hiver, des avalanches descendent dans ce torrent et ailleurs, j'avais hâte au printemps d'aller les examiner.

Les rochers du Flysch qui dominent le pâturage supérieur, formés de bancs de grès, donnent lieu souvent à des chutes de pierres. C'était une crainte constante pour le bétail et pour les gens, surtout les jours de pluie. Le chalet, placé à dessein sous une forêt, était à l'abri. J'ai failli plusieurs fois être atteint ; une vache fut tuée près de moi. Au début de la saison, mon père allait faire une minutieuse inspection de ces rochers pour consolider certaines pierres ou pour les faire descendre.

Les orages étaient impressionnants, on les craignait surtout pour le bétail, on prenait soin de le rentrer ; on cachait les faulx et les objets en métal, on fermait portes et fenêtres, on allumait de petits cierges et on priait, faisant un signe de croix à chaque éclair.

---

<sup>1</sup> D'après M. J. Guex ce nom de Bornaz vient peut-être du patois borna « cheminée », les gorges profondes qui sillonnent ce vallon auraient pu éveiller l'idée d'une ressemblance avec une cheminée. — Cette racine born (apparentée, dit-on, à l'allemand Brunnen « source, fontaine ») apparaît aussi dans bornô (contenu en viande dans la cheminée) — dans bornè « tuyau de fontaine » — dans Borgne ou Borné, noms de rivières dont le sens primitif est « trou, fond de vallée » — dans Praborgne (ancien nom romain de Zermatt) qui équivaut à Loch matte « pré du fond de la vallée ». Ce dernier sens paraît bien convenir à ces pâturages qui sont effectivement au fond d'un vallon.

<sup>2</sup> Anthemoz, signification inconnue.

<sup>3</sup> Sélare, parenté possible par le suffixe aria, avec les mots patois, presque homophones, qui signifient « selle, seille, chaise, escabeau pour traire ». La forme de cette arête peut éveiller l'idée d'une ressemblance avec ces objets.

<sup>4</sup> Fratze, nom assez fréquent dans les Alpes romandes sous les formes fraîche, frachy, frasse. Viendrait d'une base : fraſcia, d'où, en vieux français, fraîche, fraisse « petits rameaux, taillis ».

La solitude de Bornaz était grande, aucune habitation dans le voisinage ; on ne voyait que de rares passants, il pouvait s'écouler des semaines sans qu'on vît quelqu'un. Cette solitude inquiétait beaucoup ma mère dont la sensibilité était très grande.

**Flore.** — La flore du Val d'Illiez exprime naturellement son climat. Les espèces sont celles qu'on trouve dans la Savoie et dans le bassin du Léman. Fait intéressant : certaines plantes alpines descendent beaucoup plus bas que dans le Valais central. La végétation est très abondante partout ; les rochers eux-mêmes sont recouverts de plantes, de buissons et d'arbres à feuilles caduques surtout.

Les forêts de conifères sont composées surtout d'épicéas (le pena) et de sapins blancs (le vouargnoz). Le mélèze (la larze) a été introduit en quelques endroits, au-dessous de la Dent de Valère en particulier. Le pin sylvestre est très rare, je ne le connais que dans une petite station en face de Champéry, agrippé à des roches hauteriviennes et urgoniennes, sur la rive droite du nant de la Fratze, entre 1000 et 1200 m. Le hêtre forme des forêts sur certains points de la vallée inférieure comme au-dessus de Collombey-Monthey ; ailleurs, il est à l'état sporadique. Le Frêne, le Houx et l'If sont répandus ; le châtaignier est abondant sur Chouex et Monthey.

Mes premières impressions sur la flore de la vallée sont nombreuses. C'est d'abord un intérêt très grand pour les premières fleurs annonciatrices du printemps. Je surveillais quelques plantes de Jonquilles, abritées à la base d'un cerisier, qui apparaissaient déjà au début de mars. Je les déterrais et les cultivais en vase dans une chambre chauffée afin de hâter leur floraison. Je surveillais la première sortie des Nivéoles sous un rocher du Draversaz ; on les connaissait sous le nom de « bouquets de saint Joseph » ; elles fleurissaient là avec l'*Arum maculatum*, très rare dans la vallée.

La floraison des prés si abondante au premier printemps avec l'Anémone des bois, la Primevère élevée et officinale que nous appelions des « Olives » excitait mon admiration. Dans les bois c'étaient le Bois gentil, l'Anémone hépatiche et les Violettes. L'impression produite sur les campagnards par la première floraison du printemps est très forte. Leur contact avec la nature, leur mère nourricière, leur fait sentir mieux qu'au poète le plus sensible, sans qu'ils sachent l'exprimer, toute la beauté et tout le sens de cette

reprise de vie active ; quelle joie de voir lever les graines qu'ils ont semées, de voir fleurir leurs arbres fruitiers et les plantes des prés qui sont leur propriété, de voir se développer les arbres de leurs forêts ! Joie de la vie et de l'espérance.

La vie sociale des plantes nous préoccupait aussi : on intervenait pour restreindre certaines espèces indésirables : on savait que la Tartarie (*Rhinanthus*) est parasite et nuisible, mais on ignorait qu'elle est annuelle et qu'on peut s'en débarrasser en la fauchant avant la maturité de ses fruits. On appréciait la Renouée Bistorte (*Polygonum Bistorta*), mais non l'Anthriscus qu'on prenait pour la Ciguë. Les Prêles étaient redoutées dans le fourrage parce qu'elles donnaient la dysenterie au bétail bovin, les moutons y étaient moins sensibles ; on avait remarqué une amélioration du fourrage contenant des prêles s'il avait bien fermenté. La Grande Oseille, abondante près des chalets, était cueillie et, après cuisson, mise à fermenter pour la nourriture des porcs. On faisait de même avec le Pétasite blanc. On ne connaissait pas les Champignons, personne ne les cueillait. J'ai parfois préparé des Clavaïres, on me laissait faire, mais on lavait soigneusement la poêle ensuite.

En Bornaz, où je passais l'été, beaucoup de plantes me captivaient. Au premier printemps c'étaient les Crocus et les Pensées des Alpes. Dans les forêts, la fraîcheur et l'originalité des fleurs de Pétasites m'intriguaient. La Primevère Auricule (olive du Scex) était fréquente et très populaire. Son parfum et la beauté de ses fleurs m'avaient engagé à la cultiver en plein rocher, sur une petite vire. L'Ancolie des Alpes ornait aussi ces bancs de grès. Sur un autre rocher je trouvais des Lis Martagon (les oignons d'or) que je transplantais près du chalet, sur un rocher. La belle couleur dorée de ces bulbes m'enchantait.

Sur les parties pierreuses des pâturages, les Aconits Napels abondaient : nous les appelions des sapins et nous nous amusions à les couper, à les débiter en morceaux tout comme les bûcherons travaillent les bois. Nous ne nous doutions pas que ces plantes étaient vénéneuses. Près d'une pierre se trouvaient quelques exemplaires à fleurs blanches, ce qui est très rare.

Sur un gros bloc on avait fait quatre murs et transporté un peu de terre pour en faire un petit jardin suspendu qu'on escadait grâce à des fiches de pierres plantées au mur. J'y cultivais du Génépi ; chaque année je coupais avec soin les feuilles et les tiges



fleuries et faisais ainsi une bonne provision de cette plante si recherchée des montagnards : c'était mon « jardin du Génépi ». Les montagnards recherchent cette plante pour en faire du thé lorsqu'ils ont pris froid. Une fois, un étranger passa, muni d'une longue perche avec un crochet, il s'en allait dans les rochers chercher du Génépi ; je me gardais bien de lui parler de mon jardin.

Sur les toits je transplantais la Joubarbe des toits, qui était censée préserver de la foudre. Les Vêrâtres envahissaient le pâturage, je les fauchais au printemps, ils ne repoussaient pas et l'année suivante leur taille était diminuée.

J'avais un vrai culte pour les arbres, tant pour leur beauté que pour leurs applications pratiques. J'observais avec soin leur allongement annuel, indice de leurs conditions de vie plus ou moins favorables. Lors de mes promenades en forêt, j'emportais une petite scie à main pour dégager la cime des jeunes conifères souvent gênée par des branches. J'enlevais les branches des épicéas afin que le bois devint plus régulier et plus beau.

Je cherchais parmi les Ifs les tiges fines et souples pour en faire des bâtons de montagne. Je transplantais des Dailles, j'admirais les plus gros épicéas des forêts de Bornaz, l'un était célèbre, c'était le gros sapin (le grou penia). Dans nos maisons on admirait les grandes poutres et les larges planches : on en comptait les années, on faisait des rapprochements avec leur âge et certains événements historiques.

Un bel exemple d'intérêt pour les grands arbres a été donné par un habitant d'Illiez. Il possédait sur sa propriété un hêtre et un épicéa magnifiques. A sa mort il les légua à la commune avec obligation de les conserver. On peut les admirer près de la route à l'amont du village d'Illiez, où ils ombragent une belle croix en grès.

J'aimais beaucoup le travail du bois : nous partions vers la forêt mon père et moi, de ce pas lent et sûr des montagnards, avec, sur l'épaule, la scie et la hache. L'arbre à abattre était examiné avec soin : de quel côté faut-il le faire tomber ? s'il est vertical on peut choisir la direction à volonté, s'il penche il faudra tenir compte de son inclinaison, comme aussi des arbres du voisinage, auxquels on veille à faire le moins de mal possible, et aussi des formes du terrain qui faciliteront le travail du bois.

Une fois la direction choisie, la grande scie entre en jeu, le son métallique qu'elle produit est une vraie musique, je la trouvais



si belle. L'entaille est pratiquée aussi bas que possible par esprit d'économie ; on ne voit jamais dans le Val d'Illeze des arbres coupés à 40 ou 50 cm. du sol comme dans le Valais central. On fait une entaille à la hache du côté où l'arbre doit tomber, on enfonce des coins dans le trait de scie, on continue à scier et à enfoncer les coins jusqu'à ce que des craquements annoncent la chute prochaine ; on retire alors la scie et on s'éloigne rapidement car l'arbre par sa chute peut causer des accidents. J'avais toujours une impression de regret à voir un arbre tombé, impression d'un être qui a terminé sa vie.

Les branches étaient coupées à la hache puis on enlevait l'écorce par zones. Travail intéressant par le parfum si agréable de la résine et du bois, par la vue des beaux troncs d'un blanc si pur. Ces écorces, pour servir au tannage, doivent être bien soignées : après un commencement de dessiccation sur place elles étaient transportées dans des galeries de chalets ou dans des hangars.

Vers le soir nous reprenions le chemin de la maison d'un pas lourd car la journée avait été pénible, mais l'esprit libre et joyeux parce que les conquêtes sur la nature le réjouissent. On reviendra en automne pour scier les troncs desséchés et préparer les billons qui seront dévalés pendant l'hiver.

Plus tard, ayant quelques connaissances en botanique, j'ai revu cette flore avec grand intérêt. J'ai relevé en détail les stations d'*Asarum europaeum* le long de la Vièze, les seules du Valais avec celle de Loèche-les-Bains. A la Petite-Dent, j'ai trouvé une station nouvelle d'*Allium Victorialis*, connu sous le nom d'herbe à neuf chemises, à cause du feutrage qui entoure la base de sa tige. A Bonaveau j'ai trouvé une colonie d'*Hypericum Richeri*.

**Faune.** — On parle encore dans la vallée des carnivores qui ont disparu dans le courant du 19<sup>e</sup> siècle. Le Lynx, connu sous le nom de Loup cervier, saignait les moutons, on le redoutait dans les bergeries. L'Ours n'a pas laissé beaucoup de souvenirs. On raconte qu'un homme avait un Ours apprivoisé qui le suivait. Un jour, étant à cheval, il laissa tomber son habit, l'Ours se jeta dessus et le lacéra. L'homme pensa que l'Ours se jetterait aussi sur lui s'il venait à tomber et il tua son Ours. La Diète de 1766 ordonnait de livrer au gouverneur la tête et une patte de chaque Ours tué.

Le Loup était très redouté ; en 1769, le 16 juin, on organisa une battue générale repoussant les Loups depuis Monthey vers

l'amont jusqu'au Nant des Crettez et de Fayot où des hommes allumèrent de grands feux et firent le plus de bruit possible durant toute la nuit afin d'empêcher les Loups de redescendre. Le lendemain la chasse fut organisée partout. La chronique ne dit pas combien on en avait tué. Vers 1860, un Loup fut encore signalé, une battue générale eut lieu à travers toute la vallée de l'amont vers l'aval. Mon père y prit part. Le Loup passa entre les chasseurs, fut blessé et se réfugia vers Vérossaz où il fut tué plus tard.

Le Cerf était répandu ; après en avoir interdit la chasse, la Diète de 1665 l'autorisa de nouveau pour les ressortissants du pays seulement. On devait apporter au gouverneur chaque Cerf tué, celui-ci pouvait garder la peau, les bois et « le quartier d'honneur ».

Le Chevreuil s'est maintenu, surtout du côté de Chouex.

L'Aigle royal a été détruit : vers 1900 des agneaux disparaissaient dans le troupeau de Sélare. Le garde-chasse empoisonna un Aigle, il nous montra la tête et les pattes qui me firent grande impression.

Le Chamois et la Marmotte disparurent complètement de la vallée, ils se maintiennent en petit nombre dans le vallon de Sesanfe. On racontait qu'un chasseur de Champéry avait tué quelque 600 Chamois et d'innombrables Marmottes durant sa vie. On paraissait le considérer plus comme un héros que comme un malfaiteur.

Les animaux sauvages m'intéressaient beaucoup ; je repérais avec soin les tanières des Blaireaux, je suivais les traces des Renards et des Lièvres sur la neige. Je fis quelques essais de chasse avec des camarades, sans aucun succès du reste. J'avais, comme eux, le désir de capturer ces animaux pour en tirer profit et par curiosité : telle était la mentalité générale, on était peu sensible au rôle esthétique des animaux sauvages.

Je pris une fois un jeune Ecureuil au nid ; après l'avoir gardé quelques jours, il m'échappa. Je craignais l'Hermine parce qu'on me disait que cet animal est malfaisant, il circulait beaucoup de légendes sur son compte. Le chant langoureux du Grand Pic noir m'intriguait, on disait qu'il annonçait la pluie ; je voyais les immenses trous qu'il faisait dans les vieux épicéas de Bornaz, mais je ne savais pas apercevoir l'oiseau. En hiver, les Merles, les Mésanges, les Pinsons, les Sittelles venaient sur un Cerisier près de la maison ; je m'y intéressais beaucoup, j'aurais voulu les garder en cage pour les admirer, mais je ne savais pas qu'on pouvait les nourrir.

On distinguait bien la musaraigne (le mousé) de la souris (la rata) mais on croyait que la taupe mangeait les racines et on la tuait tout comme les mulots et les campagnols.

Les serpents nous effrayaient beaucoup, on ne savait pas distinguer entre les Vipères et les Couleuvres, on les tuait tous. Près de Troistorrents, je vis une fois une Couleuvre d'Esculape passant d'un trou du mur à un autre. Je crus qu'elle avait une longueur immense et je fus très impressionné. La Salamandre tachetée était considérée comme dangereuse, sa vue seule, disait-on, pouvait causer du mal. J'en vis une près d'un ruisseau, je m'empressais de partir, me demandant ce qui allait m'arriver. Les Tritons inspiraient de la crainte pour le bétail au cas où ils seraient avalés pendant l'abreuvement. Les Libellules étaient considérées comme très dangereuses, leur piqûre devait être mortelle. Les Gordius, vers parasites sur plusieurs espèces d'Invertébrés et libres dans les eaux durant la dernière phase de leur vie, étaient connus sous le nom de « Fil de Serpent », on craignait de les avaler car, disait-on, ils se transformaient en Serpents dans l'estomac. On voit que les légendes et les erreurs sur les animaux sont aussi répandues que dans les autres vallées alpestres. Cette population se trouve en présence de questions très nombreuses et très variées ayant trait au monde physique et au monde vivant. Elle observe bien les faits mais, s'ils sont compliqués, elle commet souvent des erreurs dans leur explication.

**Un montagnard naturaliste (L'oncle Joseph).** — La nature extraordinaire de cet homme mérite d'être rappelée parce qu'elle illustre bien l'influence de la nature sur les montagnards. Il était intelligent et bon, à l'esprit inventif, très habile dans toutes sortes de travaux, aimant la nature et l'observant très bien, timide et solitaire, cherchant tout son bonheur dans le travail bien fait. Ne lisant pas, il s'était formé en réfléchissant, en faisant des expériences et en écoutant les conversations de quelques amis.

Il était maçon, aimant ce métier parce qu'il aimait les pierres, sachant les choisir, les tailler et les utiliser. Il me disait combien les journées passaient vite dans ce travail qui exige du coup d'œil et une réflexion constante. Il savait employer la chaux hydraulique et le ciment. Il construisit à lui seul des cabanes de bergers au lac d'Anthemoz et à Bostan, choisissant très judicieusement les emplacements pour éviter les avalanches. Il coupait des dalles du

Flysch qu'il jointoyait avec du ciment pour en faire des bassins de fontaine. Il construisit une cave voûtée pour les pommes de terre à l'alpage de Bornaz ; enfoncée dans le sol, il la dissimula si bien que personne ne la remarquait. On le chargeait souvent de la construction des fours à chaux : sans analyse chimique, il savait fort bien choisir le calcaire convenable.

Son goût pour les pierres le porta à chercher des minerais. Il trouva le minerai de fer de la base de la Haute Cime. Il en porta même de gros blocs jusque sur l'arête de Sélare confiant aux avalanches le soin de les descendre jusqu'au torrent de Frassenayaz. Ce minerai siliceux est formé de grains (oolithes) de 2 à 8 mm., ressemblant à des œufs de poissons, liés par une pâte dense d'un lustre métallique. Ce gisement a été étudié en 1918. Il fit une collection de minerais divers espérant toujours trouver de l'or ou de l'argent. Il remarqua des fossiles dans certaines roches et comprit que c'étaient des restes d'animaux mais se trompa sur leur détermination, il prit de petites ammonites pour des chenilles pétrifiées, il avait remarqué que les chenilles s'enroulent parfois.

Il travaillait aussi le bois, fabriquant surtout des seaux pour le lait et pour l'eau, dans lesquels il mélangeait du bois blanc d'épicéa et du bois rouge de cerisier.

Il eut l'idée de mettre des truites dans le lac d'Anthemoz à 2056 m. Comme il ne pouvait pas vider ce lac de surcreusement glaciaire et qu'il ne savait pas sortir les poissons autrement, il imagina un siphon avec trois jeux de tuyaux en bois qu'il perforait lui-même et transportait de fort loin. Les poissons réussirent, mais l'avalanche vint dans le lac et mit à mal son installation, de plus les tuyaux se fendirent sous l'action du soleil et l'air pénétrait à l'intérieur, de sorte qu'il n'arriva plus à vider le lac.

Excellent tireur, la chasse et plus encore le braconnage l'intéressaient : il s'était procuré une canne-fusil qu'il avait adaptée à un vieux parapluie ; les gardes ne s'en doutaient pas et il aimait à raconter les tours qu'il leur avait joués. Pour la chasse aux Gélinittes, il avait imaginé un sifflet qui les attirait. Il avait beaucoup observé le petit Coq de bruyère. Mais c'étaient la Marmotte et surtout le Chamois qui l'intéressaient. Il se chargea de la garde de la bergerie de moutons de Champéry et demanda l'autorisation de porter un fusil. Comme la bergerie passait une partie de l'été dans les Dents Blanches, il pouvait de là chasser le Chamois en Savoie du côté de la Vaugelle. La première fois qu'il déboucha sur le col

du Sageroux il vit plusieurs Chamois tout près, il fut très surpris et très ému, craignant de les manquer, il se mit à terre pour mieux assurer son tir, les Chamois partirent pendant ce temps.

Il avait observé la Corneille mantelée, très rare dans le pays ; il croyait à des corbeaux devenus blancs avec l'âge.

Il plantait des arbres fruitiers et savait les greffer : c'est à lui qu'on doit les cerisiers de Bornaz à 1430 m. et des pommiers en pleine nature sauvage sur les Ménesses. Il fabriquait de l'eau de vie de gentiane, repérant les précieuses plantes en été et mettant un peu de chaux à la base pour aller déterrer les racines en automne au moment où elles contiennent toutes leurs réserves nutritives.

Aimant la musique, il jouait fort bien de l'accordéon. Quelle joie quand il venait à la maison ! Ce fut la première musique que j'aie connue. Il commençait timidement, puis voyant notre plaisir, il jouait, jouait avec enthousiasme.

Il observait la nature constamment, repérant telle forme d'arbre, telle pierre qu'il pourrait utiliser à l'occasion, choisissant tel point de repère dans une forêt pour se retrouver dans l'obscurité, car il voyageait souvent la nuit. C'était cette grande solitude qui développait en lui le sens de l'observation.

Quelle joie il aurait eue à connaître les explications scientifiques de tant de phénomènes qui l'avaient frappé ! Combien j'aurais été heureux de lui donner ce bonheur et que de choses j'aurais apprises de lui ! Hélas ! il est mort pendant que je faisais mes études secondaires.

**Ethnographie.** — Avant d'aborder cette question, il n'est peut-être pas inutile de dire que mon intention n'est pas de vulgariser les particularités des habitants du Val d'Illiez pour le divertissement des touristes ; ce serait les réduire à de simples curiosités et leur faire perdre leur âme. Je voudrais montrer comment la montagne impose à ceux qui l'habitent d'une façon continue et y gagnent leur vie, une mentalité spéciale et un genre de vie particulier, ce qui comporte pour chacun d'excellents exemples, et des enseignements précieux, à cet instant de la civilisation où nous devons revenir à une vie plus simple et plus rapprochée de la nature.

A quelle époque la vallée a-t-elle été colonisée ? Des historiens comme Tamini et Délèze supposent que des fuyards seraient venus de la plaine lors des invasions des Burgondes vers 442. Je pense que le Val d'Illiez a été habité dès l'époque néolithique, soit quel-

que 3000 ans et peut-être beaucoup plus avant J.-C. comme les autres vallées ; son accès était plus facile et son sol plus fertile. On connaissait déjà les plantes cultivées et les animaux domestiques, on a donc dû utiliser dès cette époque les pâturages qui fournissaient une nourriture excellente pour le bétail sans avoir à défricher les forêts ce qui était difficile avec des instruments en pierre. Des stations néolithiques ont été trouvées dans toute la vallée du Rhône, si les trouvailles sont rares dans les vallées c'est que les occasions de faire des fouilles ne se présentent pas comme dans la région du vignoble.

L'évolution de la population de la vallée a été différente de celle des autres parce que, placée à l'aval dans la vallée du Rhône, d'accès facile, les relations avec la plaine et les cités importantes des bords du Léman ont joué un grand rôle. L'ancienne route existe encore en bien des endroits, elle a été remplacée par la route actuelle en 1865. Un chemin de fer a été construit en 1908.

Primitivement, les habitants vivaient de leur bétail, de la culture des céréales : blé, orge, seigle, fèves, comme ailleurs en montagne. Les reconnaissances féodales indiquent que la production des céréales dépassait les besoins de la population. Durant le XVII<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle on interdisait l'exportation du blé, il ne pouvait être vendu qu'au marché de Monthey. Durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle les champs disparurent, la population se spécialisa dans l'élevage du bétail. On voit encore en maints endroits les terrasses créées pour la culture des céréales. Ce changement est dû beaucoup moins aux restrictions d'exportation qu'au fait que les conditions du climat et du terrain se prêtent mieux à la production du fourrage.

Les foins sont abondants mais difficiles à sécher par suite des pluies fréquentes ; les habitants apportent à ce travail un soin extrême et une grande perfection. On l'étend soigneusement, on le retourne, on le met en petits tas pour la nuit (catzons) afin de le préserver de la rosée, on ne le rentre que s'il est bien sec. La prévision du temps joue un rôle important ; chacun s'y exerce depuis sa jeunesse. A peu près dans chaque maison il y a un baromètre à mercure, on suit ses variations de près et on s'efforce de les interpréter de son mieux ; on observe la direction et la vitesse des nuages, le coucher du soleil avec ses différentes teintes, le ciel clair ou couvert du côté du lac, c'est-à-dire au couchant, le comportement des animaux, l'arc-en-ciel du matin, signe de pluie, celui du

soir, signe de beau temps. On construit même des hygromètres : pour cela on prend un jeune sapin qui a séché sur place, on lui coupe toutes ses branches sauf une, on le cloue contre une paroi de la maison et la branche monte ou descend légèrement suivant les alternances de sécheresse ou d'humidité.

Lorsque le foin n'est pas assez sec pour être rentré et qu'on prévoit le mauvais temps, on en fait des tas assez grands, connus sous le nom de « volamons ». Mais on prend soin de ne pas faire ce travail inutilement, si le temps est douteux on hésite, on observe ceux qui sont censés être meilleurs connaisseurs du temps. Si le travail a été fait en vain parce que le temps est resté beau, on se moque de ceux qui se sont ainsi trompés, et voici de quelle manière : le lendemain, au moment précis où ces volamons sont défaits, le son du cor se fait entendre sur le versant opposé de la vallée. L'instrument employé est une corne de bouc dont l'extrémité pleine a été sectionnée. Les intéressés savent très bien ce que signifie cette musique, l'attention de tous est attirée sur leur erreur météorologique, les plaisanteries vont leur train.

Les maisons paysannes de la vallée sont, comme ailleurs, le résultat d'un long enchainement d'expériences : chaque génération y ajoute ses modifications afin de les rendre plus confortables et mieux adaptées, comme l'agrandissement des fenêtres et des différentes pièces, mais on reste dans le cadre d'une idée maîtresse. Depuis une quinzaine d'années on se préoccupe en Valais de la sauvegarde de l'esthétique des constructions. L'évolution prudente et sage de celles du Val d'Illiez me semble indiquer la voie à suivre. C'est la maison à fins multiples. Elle est orientée suivant la pente du terrain, un socle maçonné contient une cave et une écurie pour le petit bétail, ou un atelier ou un local pour les instruments agricoles. L'unique étage comprend, sur la façade principale, une grande chambre avec une chambrette pour les habits, une vaste cuisine et une seconde chambre, remplacée parfois par un grenier. Une porte fait communiquer la cuisine avec l'étable qui occupe toute la largeur de la maison, laissant toutefois place pour un auvent où se trouve l'entrée de la cuisine qui est aussi l'entrée de la maison ; une seconde porte fait communiquer la cuisine avec la cave par un escalier. La fumée s'échappe de la cuisine par une cheminée pyramidale en planches à quatre faces, très large à sa base, montant jusqu'au-dessus du toit, fermée par une trappe qui se manœuvre depuis la cuisine. Ce genre de cheminée auquel Hunziker a donné le



nom de cheminée burgonde est très pratique pour fumer et sécher la viande. Les chambres sont chauffées par des fourneaux en pierre ollaire ou en maçonnerie, avec deux ouvertures, l'une pour mettre le bois l'autre pour la fumée.

L'auvent abrite la fontaine, c'est là qu'on répare les outils, qu'on prépare le bois et qu'on le met en réserve pour le sécher en piles soigneusement alignées, c'est là qu'on se repose et qu'on cause car il y a des bancs. La maison ne serait pas complète sans ce lieu parfait dont trois faces seulement sont construites par les hommes, « Dieu se chargeant de la quatrième ».

La grange occupe à elle seule toute la partie supérieure de la maison, on y place parfois un grenier ou une chambre. Un toit assez plat, couvert de bardeaux chargés de pierres, parfois d'ardoises ou de tuiles, abrite la construction.

Une galerie de pignon formée de planches ajourées, portant une croix en son milieu, joue un rôle surtout décoratif. La poutre de faite (la fréta) est décorée ainsi que la traverse extérieure oblique qui la lie à son support : lettres initiales du propriétaire et aussi du maître charpentier qui l'a construite, avec le dessin d'une hache et d'une équerre, emblèmes du métier de charpentier. Les volets sont peints en vert avec un losange blanc au milieu.

Parfois un grenier est construit en dehors de la maison, mais presque jamais sur pilotis. A Buchelieulaz, les dalles d'un grenier sur pilotis ont 85 cm. de diamètre, dans la vallée d'Anniviers il varie de 50 à 130 cm. Les maisons les plus simples peuvent n'avoir qu'une chambre, une cuisine et l'étable dans le sens de la longueur. Un exemple de ce genre se trouve sur notre propriété du Serzaz : la grange seule est utilisée depuis une soixantaine d'années. C'est une maison très ancienne, la porte de la cuisine a 70 × 148 cm., celle de la chambre 60 × 145 cm., les fenêtres 42 × 64 cm. Je n'ai jamais rencontré dans la vallée d'Illiez d'habitations très primitives comme l'abri sous roche, montrant les premiers stades des constructions. La maison-fosse subsiste partiellement dans les cuisines à demi enterrées de certaines maisons. Le blockhaus, assemblage de troncs de sapins, se retrouve dans certaines granges ; c'est de là qu'est venu le chalet à poutres soigneusement équarries, dont les joints sont rendus étanches par de la mousse. Quelques maisons ont l'étage habité en pierre, la distribution intérieure reste la même.

Tel est le type traditionnel des maisons paysannes du Val d'Illiez, qu'on retrouve dans les Préalpes vaudoises et dans le Sim-



mental ; il ne vient à personne l'idée de bâtir autrement. Pourquoi chercherait-on autre chose ? Ces maisons ont atteint une forme bien équilibrée, très pratique et d'un art très juste, elles tiennent leur charme de leur authenticité : ce sont des maisons paysannes en bois, à toit aplati, elles ne cherchent pas à être autre chose, elles avouent et leur origine et leur technique. Leur ornementation est très sobre, c'est la construction elle-même par son harmonie et sa clarté qui est leur plus belle ornementation, elles s'en glorifient avec beaucoup de raison. Elles sont construites par des charpentiers de la commune sous la direction de l'un des leurs sans qu'il soit fait appel à un architecte. Ils forment une sorte de corporation dont le prestige est grand dans la vallée. Le jour où ils lèvent la poutre de faite sur deux supports fixés sur l'étage, ils chantent, ils tirent les mortiers, tout le monde salue l'événement avec joie.

Sur les terrains trop éloignés, on construit de petites granges (les boirons) pour recevoir le foin qui sera transporté à la maison en hiver. Elles sont construites en troncs bruts, assemblés aux angles par des encoches, suivant un type très primitif. Aujourd'hui, pour économiser le bois, on établit une charpente de soutien et les parois sont faites en planches.

Pourquoi les habitants de la vallée d'Illiez comme ceux du nord des Alpes ont-ils choisi la maison à fins multiples, réunissant sous le même toit habitation, grange-écurie et grenier, alors que ceux du Valais central, du Haut-Valais et des Alpes en général, ont adopté la maison à fin unique, séparant l'habitation, la grange-écurie, le grenier et le raccard ? En général, dans les régions agricoles prospères, on cherche à rapprocher l'étable et la grange de la demeure. Chacun possède un bon nombre d'animaux domestiques, il faut intervenir à chaque instant, et, dans le Val d'Illiez, on s'attache beaucoup à ses animaux, on veut qu'ils soient bien soignés et bien surveillés. On n'a pas adopté le morcellement des propriétés, les maisons sont isolées, dispersées un peu partout, chacune a sa source ; on évite ainsi les inconvénients des voisins trop rapprochés, comme aussi ceux d'un incendie qui anéantit d'un coup toute une agglomération ; l'entretien des bâtiments est moins coûteux. Il y a bien certains inconvénients comme ceux de la longueur du transport du foin et du fumier, comme les odeurs d'étable répandues dans l'habitation. Pour atténuer la longueur des transports on évite les trop grandes propriétés, la même famille possède le plus

souvent plusieurs propriétés avec maisons, on « remue », ce qui ne manque pas de charme.

C'est la famille qui exploite les alpages, on y construit des maisons assez semblables à celles de la vallée, un peu plus simples. Une partie des membres de la famille descend pour faire les foins.

Souvent on construit des haies pour empêcher le bétail d'atteindre les propriétés des voisins, ou des terrains réservés pour le foin, ou encore des endroits dangereux. Elles sont formées par des branches de sapins appointies, enfoncées en terre et croisées de manière à supporter des lattes de sapins fendues et placées obliquement. Système ingénieux, solide et efficace, mais demandant passablement de bois, tandis que dans le Valais central on perfore de gros pieux et on place horizontalement dans ces trous deux rangées de lattes.

Les maisons et leurs abords respirent l'ordre, la propreté et un souci d'esthétique et de commodité qui fait plaisir à voir. Les adjonctions aux maisons, si fréquentes et si laides dans le Valais central, comme les écuries pour les porcs ou pour le mulet, les réduits pour la litière, les chambres supplémentaires, sont à peu près inexistantes dans le Val d'Illiez où les maisons sont plus spacieuses. La préoccupation du travail bien fait est générale : on s'impose des peines et des sacrifices pour la beauté. Ce fait est remarquable, on ne rencontre guère cette préoccupation dans le Valais central, on la retrouve dans une certaine mesure dans le Haut-Valais. On a le souci de rendre service à la communauté : ainsi une pierre libre est-elle dans un chemin, on l'enlève. Dans le Valais central on jette plutôt dans les chemins les pierres dont on veut se débarrasser.

Contrairement à ce qui se passe ailleurs en Valais, il n'y a pas de mayens dans le Val d'Illiez. Le bétail passe directement de ses stations d'hiver aux pâturages ; peut-être ce mode de faire tient-il au fait que les alpages sont moins élevés, donc plus précoces.

Au village, disséminés entre les maisons, on voit de minuscules constructions en bois, les « greniers ». Ils appartiennent à des familles aux habitations éloignées qui en font un pied-à-terre dans lequel ils conservent leurs habits et leurs souliers du dimanche, le trajet entre la maison et le village devant se faire avec des habits moins bons, par esprit d'économie.

L'ameublement des maisons est simple et rustique. Les tables sont en sapin ou en cerisier ou parfois en noyer. Les lits sont à deux étages et à tiroir pour gagner de la place. Dans chaque maison il y a une grande horloge, « le morbier » installé au sommet d'une grande boîte en bois, peinte, cachant le balancier et les poids : sa forte sonnerie et son tic tac grave et lent scandent la marche du temps. Les ustensiles en bronze, en étain, comme channes, plats, cuillers, sont moins fréquents que dans le Valais central, j'ai vu encore des moules en fer pour fabriquer des balles de fusil avec du plomb fondu. On trouve encore beaucoup de vieux fusils avec tous leurs accessoires.

**Langue.** — On parle encore le patois, pourtant l'usage du français se répand de plus en plus. Ce patois de la vallée peut se diviser en deux groupes : à Troistorrents il est différent de celui d'Illiez et de Champéry, commune unique autrefois. Le patois de Troistorrents a des intonations différentes, des formes de langage plus évoluées, il ressemble à celui du Valais, du Lac jusqu'à la Morge, tandis que celui d'Illiez est plus archaïque : excellent exemple de lente pénétration des influences extérieures dans les vallées de nos montagnes et de la remarquable conservation du langage. Ce patois est très riche surtout en ce qui concerne les termes professionnels de la vie paysanne, c'est ce qui fait son originalité. Il remonte directement au latin parlé par les Gaulois romanisés. Très archaïque dans ses formes et dans son vocabulaire, il évolue lentement, nous y voyons s'accomplir des transformations qui nous reportent des siècles en arrière dans l'histoire du français. Langue parlée mais non écrite, elle évoque cette époque où le peuple ne savait pas écrire, tout était communiqué par la parole.

Parmi les habitants de la vallée j'en ai rencontré qui avaient une aptitude particulière pour raconter des histoires de tous genres : faits réels, souvent modifiés pour leur donner plus d'intérêt, parfois récits de pure imagination. Pendant des heures ils pouvaient parler avec une chaleur et une richesse d'expressions remarquable, vrais continuateurs des troubadours du moyen âge.

Pourquoi les habitants se gênent-ils de parler patois dès qu'ils sont en présence de personnes venant du dehors ? Sans doute parce qu'on leur a dit à l'école que le patois est ridicule, arriéré et grossier, ou parce que quelques étrangers ne comprenant rien à l'intérêt de cette langue s'en sont moqués.

## Exemple d'une histoire en patois.

Istware dü gru bele

E vwa voe konta l'istware dü gru bele, kemen me l'a konto son menio lay a dza bramen gran ten.

Le gru bele ire de là vodeli e s'ire maryo du ku ; el ava zü venteduz efan, e l'ir on brav'omo, fran. Den le ten ke le governoe ita'a Monta ü tsaté, el ava le ban du san, stadre ke kan se batayan e que se fassayan düsan e fassa payi de le grusez amandé e kan ne peuwayan pa payi, e prenza de le bele pise de ben, üben de le bele montagné. To per on dzoe, lay ava düz omo de Tretoren ke se volayan batre. Adon le gru bele l'e arevo e luz a separo e empatsya de se fire dü san. El ava portan fi na bwuna tsuza ; me el a ito raporto e le governoe lay a pleko na fort' amanda. Le puro bele a protesto en dezen ke n'ava fi k'on bin d'empatsyi lu düz omo de se batre. Le governoe n'end a ren voelü entendre e lay a fi dre pe son lyoetenan ke poeva konsedera penden tre dzoe, se voela payi üben la prazon. Adon bele ne voela fire ne l'on ne l'atro et protestave todzoe.

Pour abrégér, nous arrêtons ce récit en patois ; la fin peut se résumer ainsi : *le Gros-Bellet s'en alla au château du gouverneur, il y fit plusieurs démonstrations de sa force herculéenne, si bien que le gouverneur effrayé jugea prudent de prendre la fuite.*

## Histoire du Gros-Bellet

*Je veux vous raconter l'histoire du Gros-Bellet comme me l'a racontée son fils il y a bien longtemps.*

*Le Gros-Bellet était de Val d'Illicz et s'était marié deux fois ; il avait eu 22 enfants et était un brave homme, franc. Dans le temps que le gouverneur habitait à Montthey, au Château, il avait le ban du sang, c.-à-d. quand ils se battaient et qu'on versait du sang, il faisait payer de grosses amendes et quand ils ne pouvaient pas payer, il prenait de belles pièces de bien ou de belles montagnes. Un jour, il y avait deux hommes de Troistorrents qui voulaient se battre. Alors le Gros-Bellet est arrivé et les a séparés et empêchés de se verser du sang. Il avait pourtant fait une bonne chose ; mais cela a été rapporté et le gouverneur lui a appliqué une forte amende. Le pauvre Bellet a protesté en disant qu'il avait bien fait d'empêcher ces deux hommes de se battre. Le gouverneur n'en a rien voulu entendre et lui a fait dire par son lieutenant qu'il pouvait réfléchir pendant trois jours s'il voulait payer ou être mis en prison. Alors Bellet ne voulait faire ni l'un ni l'autre et protestait toujours.*

**Vie religieuse.** — Les caractères que je viens d'évoquer dérivent des préoccupations matérielles, mais il n'y a pas que celles-là. La vie des habitants du Val d'Illicz est profondément pénétrée d'esprit religieux. La nature se présente à eux dans tout ce qu'elle a de mystérieux, dans toute sa force brutale aussi. Ils voient bien que les hommes sont impuissants à leur venir en aide, tandis que la religion les encourage et les console en leur disant que les phénomènes de la nature sont dirigés par la Providence, que les sacri-

fices et les épreuves trouveront un jour leur récompense, que Dieu écoute la prière directe et surtout la prière de la Vierge et des Saints invoqués par l'homme. Et alors ils vont à Dieu par une foi sincère et profonde et ils l'expriment par une pratique religieuse active et par d'innombrables coutumes.

Tout le monde vient assister aux Offices du dimanche, même s'il faut pour cela faire de longues heures de marche. Les enterrements sont impressionnants par le nombre des personnes qui y assistent et par leur esprit de piété et de recueillement. La nuit qui précède l'ensevelissement, les voisins et les parents se réunissent dans la maison du défunt et passent à peu près toute la nuit en prière, témoignant ainsi leur sympathie et leur compassion à la famille du défunt. Le soir de la Toussaint on sonne pendant une partie de la nuit et on prie pour les morts dans toutes les familles.

On élève des croix nombreuses à la croisée des chemins, au sommet d'une pente pénible à gravir, sur les alpages, là où la mort a surpris quelqu'un et même sur les plus hauts sommets des Dents du Midi, comme pour dire à l'alpiniste d'adorer Dieu dans ce beau sanctuaire qu'est la haute montagne. Chaque dimanche, durant la bonne saison, une procession a lieu. Aux Rogations, ces processions parcourent les prairies et s'arrêtent aux oratoires et aux chapelles. Autrefois, on allait jusqu'à St-Maurice, c'était une longue et pénible journée de marche. En tête des processions, un homme porte un grand étendard et un autre agite deux clochettes en bronze, suivant un rythme de marche de procession. Le repas de midi, la veille de Noël, est préparé avec une sorte de pain spécial qu'on délaye dans du lait chaud. Le soir de la fête des Rois, des feux sont allumés par groupes de trois sur différents points de la vallée. Tout le monde regarde ces feux avec beaucoup d'intérêt : on admire surtout ceux qui sont les plus élevés, pensant aux efforts qu'il a fallu faire pour les préparer et les allumer : par contre les feux de la saint Jean et de la saint Pierre sont inconnus. Le curé va bénir les alpages et en retour on lui donne le lait d'une journée sous forme de fromage.

La Fête-Dieu compte, à Illiez, comme l'une des plus populaires et des plus solennelles : on s'en réjouit longtemps à l'avance. La veille déjà, à midi, on sonne l'Angelus d'une manière particulière et longuement : c'est d'abord un carillon formé d'une suite de mélodies, puis la grande cloche (la groussa) sonne seule à la volée ; lorsque l'élan est bien donné et que les coups sont plus espacés, le

carillon reprend en accompagnement. On ouvre la fenêtre du clocher qui masque la grande cloche, ainsi on peut voir les mouvements que lui impriment quatre hommes vigoureux. Un homme va même se placer au-dessus de la cloche et la maintient dressée un certain temps entre chaque coup de battant, ce qui permet à l'accompagnement de jouer plus librement ses mélodies, tout en donnant à la sonnerie une gravité plus marquée. De toutes parts dans la paroisse, dont les maisons sont dispersées, on écoute et déjà la joie se répand.

Le matin de la fête, les soldats en uniforme, portant leurs armes, précédés de deux sapeurs en costume ancien, assistent à la messe. Un groupe de cinq se tient au chœur, les autres sont sur deux rangs le long de l'allée principale. La fanfare disposée en cercle devant le chœur joue des morceaux ayant un caractère religieux.

Le porte-drapeau est encadré par quatre jeunes gens de 15 à 16 ans qui portent chacun un grand gâteau disposé sur une planchette circulaire au sommet d'un long bâton. Le tout est décoré de fleurs et de rubans aux couleurs vives. Ces jeunes gens sont en habits noirs ornés de rubans jaunes pour la circonstance ; ils portent une casquette. Ils sont très fiers d'avoir été choisis, cet honneur les grandit aux yeux de leurs camarades.

Pendant la Grand'Messe, les soldats restent devant l'église, ils tirent des salves à blanc aux principales parties de la messe. Des mortiers très puissants tirent aussi, les montagnards aiment beaucoup leurs coups violents, c'est pour eux un signe de fête. Après l'Évangile, les soldats, précédés de la fanfare qui joue une marche de procession, s'avancent solennellement par l'allée principale, au milieu de la population très attentive, passent devant le célébrant qui tient en main un reliquaire à l'entrée du chœur, et ressortent, c'est « l'Offrande ». Après la messe a lieu la procession : un reposoir est dressé sur la place, pendant la bénédiction les mortiers tirent.

La première partie de la fête est terminée, on découpe au centre de chaque gâteau un morceau en forme de cylindre qui sera offert au curé, au vicaire, au président et au juge. Le reste est divisé en tranches rayonnantes que l'on distribue aux soldats. Beaucoup se rendent ensuite à la maison de commune, la fanfare joue, les hommes dansent, mais les hommes seulement, ce qui a lieu aussi

à Noël, à Pâques, aux Rois et à la saint Maurice, fête patronale. Cette coutume est très originale.

A 14 heures ont lieu les Vêpres et ensuite les soldats vont en cortège devant la cure et devant le vicariat où ils tirent une salve ; on leur offre du vin. Puis on revient sur la place où diverses salves sont tirées en l'honneur des autorités civiles.

Le dernier acte officiel de la fête est « l'incantation » du drapeau. C'est une sorte de mise à l'enchère : celui qui offrira le plus grand nombre de litres de vin aura l'honneur de le porter l'année suivante.

Pendant longtemps on parlera de cette fête dans les familles, évoquant une foule de détails, donnant des explications à toutes choses. Pour ces montagnards astreints à une vie rude, privés de réjouissances, elle représente un événement important, une diversion heureuse et reconfortante.

**Croyances et coutumes diverses.** — Malgré le degré relativement avancé de la civilisation de cette population, on trouve encore certaines croyances à des histoires de revenants, de mal donné, d'apparitions du diable et de bruits étranges connus sous le nom de « synagogue » qu'on est censé entendre la nuit dans des endroits très sauvages, le long des torrents.

Pour beaucoup de choses, on observe encore les phases de la Lune et les planètes. On suit de près en cela les indications du *Messenger boiteux*, almanach très ancien, de Berne et Vevey, que chaque famille possède. Par exemple, on coupe les cheveux au Bélier afin qu'ils deviennent frisés, au Capricorne ils deviendraient raides et droits comme des poils de chèvre. L'indication du « Périgée » est interprétée comme suit : ce jour-là il y a une heure sur les 24 de la journée telle que si on sème des graines durant cette heure aucune ne lèvera ; alors comme on ne sait pas quelle est cette heure on ne sème aucune graine le jour du Périgée.

On voit par ces exemples combien le besoin de mystérieux est enraciné dans le peuple.

L'attitude à l'égard des médecins est intéressante : à côté de la confiance qu'on leur témoigne, j'ai trouvé parfois une certaine méfiance : on dit qu'ils ne conseillent pas certains remèdes comme la saignée, les vésicatoires parce que, étant très efficaces et faciles

à appliquer, les médecins n'auraient plus de travail. On fait volontiers appel aux herboristes et aux rebouteurs.

Les costumes anciens ont été abandonnés peu à peu comme aussi la culture du lin et du chanvre. On se rend compte cependant de l'intérêt que représentaient ces costumes et toutes les choses du passé. C'est à Illiez que s'est constituée la première société des vieux costumes du Valais ; elle a connu un grand succès. On peut regretter que l'exactitude historique de ces costumes n'ait pas toujours été respectée. Ainsi les femmes portant les pantalons d'hommes pour certains travaux comme les soins du bétail, n'a jamais été une coutume générale, il n'y a jamais eu que des cas rares et on a voulu en faire une caractéristique du costume de travail des femmes de la vallée.

On s'amuse aussi, on aime beaucoup le chant, la musique et la danse. Durant les longues veillées d'hiver, on se réunit tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, on danse au son de l'accordéon, de la clarinette ou de la musique à bouche. Autrefois un montagnard de Champéry jouait du violon, c'était un émerveillement. On chante aussi beaucoup de vieilles chansons, non seulement dans les veillées, mais en travaillant. Après un dur effort, on se repose, on chante, d'autres répondent au loin, on reprend le travail avec plus de courage.

Les enfants surtout s'amuse : ils imitent les bestiaux avec des cônes d'épicéas, choisis de telle façon que les grands représentent les gros animaux et les petits les jeunes. Les cônes de l'année sont surtout recherchés à cause de leur couleur vive. Les enfants construisent également des étables : ils creusent le sol, font des murs, utilisent le bois, ainsi leur chalet affecte autant que possible l'allure du chalet paternel. Avec la vive imagination qui est en eux, les enfants passent de longues heures à répéter ce qu'ils voient faire : conduire le bétail à l'alpage ou à l'abreuvoir, échanger ou vendre des bêtes, etc. Ils se servent aussi parfois, pour constituer leur troupeau, de petits galets de calcaire ou de grès pris dans les alluvions des torrents. Les veines ou les taches blanches de calcite ou de quartz représentent bien la race tachetée ; parfois ils utilisent des coquilles de petits mollusques. Souvent aussi, les jeunes montagnards fabriquent leurs animaux domestiques en prenant des branches d'érable à cause des rameaux opposés qui figurent les cornes. Un tronçon de 5 à 8 cm. est découpé, puis aplati à la partie inférieure. On se met ensuite en devoir de tacher l'ani-



mal pour imiter la race du pays. Pour cela le jeune artiste enlève des parties d'écorce suivant des dessins très primitifs : triangles, lignes zigzagüées.

**Influence du tourisme.** — Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le tourisme s'est jeté sur le Val d'Illicz ; en 1886, on pouvait loger 300 personnes à Champéry, le Grand Hôtel de Morgins pouvait en recevoir 180.

L'évolution des goûts des touristes est intéressante à observer. Vers 1900, on venait à Champéry pour se reposer, faire de petites promenades et jouir de l'air de la montagne tout en vivant autant que possible la vie de la ville. Très rares étaient ceux qui faisaient des ascensions dans les Dents du Midi. Quand une caravane, avec guide bien sûr, gravissait la Haute Cime, on tirait les mortiers à Champéry. L'événement paraissait donc assez important et assez rare pour être annoncé ainsi dans la vallée.

Peu à peu le goût pour la nature et pour la montagne s'est développé. Les citadins ont cherché un dérivatif à la monotonie de leur travail professionnel toujours plus spécialisé. ils se sont portés en foule vers la montagne, avides d'efforts librement choisis. Rochers, précipices, glaciers, considérés avec effroi et horreur par leurs devanciers, leur sont devenus familiers. Alors ils n'ont plus trouvé dans les Dents du Midi un champ suffisant d'activité, ils ne vont plus à la Haute Cime, montagne à vaches, disent-ils, à peine accordent-ils quelque attention à la Dent Jaune et à la Cime de l'Est, ou à quelque couloir comme exercice de varappe. La grande chaîne pennine, les massifs de l'Aar et du Mont Blanc, les captivent avec leurs nombreux 4000 et leurs parois nord. Les stations de la vallée d'Illicz voient venir à elles ceux qui recherchent le repos à une altitude moyenne, ceux qui rêvent tennis, piscine et téléphérique avec de confortables promenades dans la campagne et les pâturages.

Que pensent des « étrangers » les habitants de la vallée qui les voient se promener pendant qu'ils travaillent ? Dans nos alpages, où il en passait souvent, nous pensions que c'étaient des personnes très riches qui n'avaient pas besoin de travailler et qui donnaient parfois de l'argent sans trop compter et sans connaître la valeur des choses. On ne comprenait pas qu'ils aillent se fatiguer dans des courses qui, pour nous, représentaient des efforts inutiles. Cependant je me disais qu'il devait y avoir un attrait dans

ces ascensions et un jour qu'une caravane de gens de la vallée montait à la Haute Cime par Anthemoz, je me joignis à eux. Ce fut une révélation, le lever du jour au sommet de l'arête de Sélare (2362 m.) m'impressionna beaucoup, les arêtes s'éclairaient pendant que le fond de la vallée restait dans l'ombre. La grimpe dans ces immenses rochers me parut facile et intéressante, j'étais déjà habitué aux rochers ; la vue si étendue et si variée du sommet est restée gravée dans ma mémoire : la vallée vue de si haut, si verte, si vaste, si belle avec ses maisons disséminées. Sur l'autre versant Sezanfe et Salenfe, vallons pierreux et désolés où les couleurs de la vie apparaissent à peine, quel contraste ! Et puis tout près le massif du Mont Blanc, grandiose et harmonieux, au loin la chaîne pennine, une vraie forêt de cimes, à perte de vue. Ce jour-là la montagne m'avait conquis pour toujours, je compris que, pour elle, on puisse faire tant d'efforts et s'exposer à tant de dangers.

L'influence des étrangers sur les montagnards est très complexe : les habitants des villes éveillent chez eux tout un monde de pensées, beaucoup de curiosité surtout. Il existe donc, se disent-ils, un autre genre de vie, plus facile, exempt d'efforts musculaires, d'autres manières de s'habiller, d'autres maisons, d'autres plaisirs. Une vie qui laisse beaucoup de loisirs, qui permet des voyages. Peu à peu dans leur imagination se précise le rêve de la vie des habitants des villes en opposition avec la rude existence de la montagne. Et alors germe l'idée du départ, au moins pour un temps, pour voir, pour « sortir », puis la préférence pour tout ce qui vient de la ville et représente un peu la vie rêvée : le ciment lisse, régulier, pour remplacer la pierre rugueuse qu'on voit tous les jours, les meubles brillants en bois poli au lieu des meubles lourds en bois du pays, le métal luisant et fascinateur au lieu des gros bardeaux sur les toits, un Christ en métal tout reluisant au lieu du vieux Christ en bois. Cachons ces vieilles poutres de nos maisons sous de fortes couches de peinture, en ville on a des chambres claires ; ne soyons plus logés à la paysanne, donnons un air citadin à nos maisons ; quittons ces lourds et sombres costumes pour ceux de la ville si légers et si colorés. Ces gros souliers manquent décidément d'élégance, il y en a de si beaux en ville. Et voilà, il n'en faut pas davantage pour diminuer l'attachement des montagnards à leur condition.

Ces influences atteignent tout particulièrement les personnes que les circonstances mettent en rapport avec les étrangers dans

les hôtels et les chalets locatifs. La plus grande partie de la population reste en dehors et ne subit qu'une influence lente et indirecte. L'esprit de mercantilisme exagéré qui envahit certaines régions touristiques n'a heureusement pas trop atteint la population de la vallée.

**Influence de la nature.** — L'influence la plus générale et la plus profonde subie par la population lui vient certainement de la nature parce que c'est elle qui lui fournit la nourriture, l'habillement et le logement, et parce qu'elle lui apporte ses joies et ses peines, jour après jour, toute sa vie durant.

Le rythme des saisons avec leurs travaux habituels, année après année, a créé des traditions sans nombre, fidèlement suivies. Pourquoi les changerait-on ? elles se sont établies peu à peu par l'observation et par l'expérience comme un arbre qui pousse, elles sont parfaitement adaptées. Ainsi s'est formé un esprit de traditionalisme d'une puissance insoupçonnée. C'est peut-être l'un des caractères les plus marqués des montagnards du Valais, celui qui fait le fond de leur nature.

Les difficultés d'une telle vie créent parfois chez eux une regrettable âpreté au gain et un esprit de combativité mal dominé. Mais, d'autre part, elles créent aussi un remarquable esprit d'entraide. Les voisins viennent au secours de ceux qui sont frappés par le malheur, et même pour faire certains travaux comme le transport du bois pour une construction, ou pour remonter la terre dans les champs, sur les pentes. On se réunit vers le soir et, en quelques heures, le travail est fait au milieu des rires et des chansons, c'est « la manœuvre ».

L'esprit d'indépendance et de liberté est très grand aussi, plus accentué peut-être dans le Val d'Illiez du fait que chaque famille vit isolée dans sa maison et sur son terrain propre. Le chef de famille doit décider chaque jour le travail qu'il va entreprendre, suivant les circonstances variables de la saison, de l'exposition, de l'altitude et du temps qu'il fait. La concentration sur lui de toutes les responsabilités lui fait acquérir une habileté en toutes choses.

Il s'établit cependant une certaine communion dans le travail, en ce sens qu'on observe avec attention le travail des autres, dans ce but on utilise beaucoup les longues-vues, surtout au moment des foins. Si une faute est commise on ne manque pas de la relever, chacun le sait, et on est très sensible à l'opinion des autres.

On est économe, très économe, on enseigne aux enfants à ne jamais dépenser, ne serait-ce qu'un sou, s'il n'y a pas une raison sérieuse de le faire.

La vie à la montagne a une signification plus grave, plus impressionnante, tragique parfois. A la montagne il y a les chutes de pierres, les avalanches, les torrents dévastateurs, les orages inquiétants, les maladies fréquentes causées par les brusques variations de température. Qu'on pense à ces longues heures d'attente angoissée lorsque le père de famille est allé cueillir du foin sauvage dans les rochers : travail plein de dangers, car il faut une grande maîtrise de soi et un sens de l'équilibre tout spécial pour cheminer sur des vires étroites, sur des pentes gazonnées très glissantes, avec sur le dos une charge de foin volumineuse, toujours prête à s'accrocher à quelque branche ou à quelque rocher et à faire perdre l'équilibre au porteur.

Dangers sournois aussi dans l'exploitation des bois : les arbres peuvent tomber dans une direction imprévue, les pièces de bois découpées dévalent et se bousculent sur les pentes, surtout en hiver, malheur à l'homme qui ne s'est pas garé à temps.

Parfois ce sont des chèvres ou des moutons qui sont allés si loin dans les rochers qu'ils ne peuvent plus revenir. Il faut les délivrer malgré le péril, car les bêtes souffrent et leur mort serait une perte.

A l'alpage de Rossetan, j'ai assisté à une scène impressionnante. Au printemps, on conduisait un troupeau de moutons dans les rochers où des pentes gazonnées suffisent à les nourrir pendant tout l'été. Pour y parvenir, il faut gravir des rochers très escarpés ; le premier mouton, attaché, était conduit par un homme ; il grimpa bravement, suivi de ses congénères, jusqu'à un endroit où, pour traverser un à-pic, on avait fixé une planche. Là, le premier mouton eut peur et se coucha, l'homme le traîna sur la planche et les autres passèrent non sans donner des signes d'inquiétude.

Une autre fois le propriétaire était allé voir ses moutons ; voilà que l'un d'eux tomba sur lui, juste au moment où il se trouvait dans un endroit très difficile. Pendant longtemps il ne put se débarrasser de l'animal, n'osant pas lâcher les petites prises auxquelles il se tenait. Finalement, il arriva à se libérer, mais la peur avait été si grande qu'il en fit une grave maladie.

Qu'on pense aussi à ces longues marches pendant la nuit : on a dû travailler tant qu'il y avait de la lumière, puis on s'en va

rejoindre, à l'alpage, la maison habitée par la famille. Le sentier est parfois difficile à suivre dans la nuit, le précipice est tout près, il faut traverser un torrent sur un pont bien étroit, deux poutres avec quelques pierres plates jetées par-dessus. A la maison, à mesure que l'inquiétude augmentait, des appels étaient lancés dans la nuit, on retenait sa respiration pour mieux écouter ; quand une voix répondait dans le lointain, c'était la joie au foyer, vite on allumait une lanterne pour aller à la rencontre du père de famille. On s'imagine sans peine l'impression que de telles scènes doivent produire sur les enfants.

Dans ces grandes maisons en bois les incendies sont terribles. A une centaine de mètres au-dessus de notre maison du Serzaz se trouvait une belle maison toute neuve, habitée par un vieillard et sa fille. Un jour j'entendis des crépitements étranges, je levai les yeux et je vis de la fumée sortir du toit ; je me précipitai, j'arrivai juste au moment où le vieillard, seul à la maison, montait à la grange avec un seau d'eau. A la vue des flammes qui envahissaient déjà toute la grange, il jeta son seau en poussant un grand cri : O mon Dieu ! A peine avons-nous pu sortir le bétail, le brasier atteignit tout de suite des dimensions énormes. Quelles craintes pour notre maison ! Mon père était sur l'autre versant de la vallée, il vit l'incendie et fit environ une heure de chemin aussi vite que le lui permettaient ses forces et son émotion, car il était convaincu que sa maison brûlerait aussi.

A la suite de cet incendie, un bel exemple de solidarité fut donné. La commune offrit le bois pour la reconstruction, les hommes le coupèrent, le travaillèrent et l'amènèrent sur place à titre gracieux, et cependant la famille était aisée.

L'influence de la vie à la montagne sur l'éducation des enfants a été décrite d'une manière saisissante par G. de Reynold, lorsque dans ses « Cités et paysages suisses », il parle de l'enfance du cardinal Schiner... « Un hameau tout en bois au-dessus du torrent : Mül-libach. C'est là qu'est né Schiner... L'enfant on le laisse crier, dormir et grandir et faire ses maladies à la grâce de Dieu... A 7 ou 8 ans, on le loue à un maître qui le bat. On lui donne à manger de la bouillie de farine dans une écuelle ; il dort sur de la paille... on le secoue avant le jour : les chèvres s'impatientent ; il est plus petit qu'elles et responsable du troupeau. Les yeux gros de sommeil, il ouvre la porte de l'étable : les bêtes se précipitent et le renversent s'il ne se gare pas à temps. Mais alors, jusqu'au soir là-haut

dans la montagne, il est libre. Les chèvres broutent, il regarde le village, il regarde les grands sommets neigeux, il contemple le ciel où planent deux Aigles ; il regarde, il observe, il réfléchit, il songe. Il sait déjà beaucoup de choses : il connaît les cavités pleines de cristaux, et les terriers des Marmottes, et le temps qu'il fera demain. Il a roulé dans les précipices et il s'est raccroché à des branches ; il s'est jeté bien souvent à plat ventre pour éviter des chutes de pierres, il s'est défendu avec des cris et des bâtons contre des oiseaux énormes, il a toujours faim : plus jamais il n'a peur. C'est ainsi qu'une race forte se prépare. »

Tous les petits montagnards valaisans ne suivent pas l'exemple du berger de Müllibach, mais tous sont fortement influencés par le genre de vie qui est le leur. Ils doivent, en effet, garder et diriger des animaux domestiques dès l'âge de 7 à 8 ans, c'est là une excellente école de formation de l'intelligence, de la volonté et du sens des responsabilités. On ne sait pas d'avance quelles seront les réactions des animaux, l'enfant doit les observer et prendre rapidement des décisions toutes personnelles, à un âge où celui des villes suit, point par point, les directives reçues, qui ne laissent guère de place à l'initiative personnelle.

Dans les alpages de Bornaz, j'avais à garder une douzaine de vaches et une demi-douzaine de chèvres : mission pleine de responsabilités mais combien belle. Dès que la Dent du Midi se teintait de rose et d'or, c'était l'allègre départ du troupeau pour l'alpage. Les chèvres ne me causaient guère de soucis, elles grimpaient dans les rochers avec agilité, je m'exerçais même à les suivre. Il fallait cependant les empêcher d'aller dans les forêts de la commune et elles étaient habiles à déjouer ma surveillance. Le garde forestier nous infligeait des amendes, disant que les chèvres coupaient les bourgeons terminaux des conifères et les empêchaient de se former. Je ne croyais guère à ces dégâts, sur notre propriété toute une forêt de jeunes arbres se développait malgré les chèvres.

Mais ces lourdes vaches de la race tachetée, il fallait les surveiller, les diriger, les empêcher de s'évader par des chemins qui les tentaient, car il y avait des précipices, des pentes glissantes, un accident est vite arrivé. Les longues journées de pluie et de brouillard étaient redoutées, les bêtes s'égarèrent. Pour lutter contre le froid, j'allumais du feu, même avec du bois mouillé, en utilisant de la résine. Au prix de gros efforts je construisais des abris en maçonnerie sèche.

Comme mes compatriotes de la vallée, je n'avais aucun goût pour la lutte des vaches entre elles. On considérait cet instinct combatif, beaucoup moins marqué dans la race tachetée que dans la race d'Hérens, comme un défaut, on y voyait un danger lorsque les bêtes sont dans des pentes où ces mouvements brusques peuvent causer des accidents. On se moquait volontiers de l'engouement des habitants du Valais central pour ces luttes.

Mais alors que de belles heures de liberté et d'observation de la nature ! Oh ! l'ivresse de telles journées : la vue lointaine sur la vallée, si verte, si lumineuse aux jours de grand soleil, si sombre aux jours d'orage, les échappées à travers le brouillard, la vue rapprochée des sombres forêts qui recouvrent toutes les pentes voisines, et surtout, surtout la Dent du Midi, impassible, lumineuse et dorée au soleil couchant, sombre et méchante durant les mauvais jours, tenant tête aux nuages et au vent qui se jettent sur ses arêtes.

Plus près de moi, ces bêtes que je gardais étaient des êtres vivants, elles me semblaient avoir une âme, j'aimais à leur faire plaisir, à les contrarier le moins possible, à les conduire là où l'herbe était abondante et bonne, j'observais leurs préférences, j'allais même leur chercher de bonnes plantes dans les rochers inaccessibles pour elles, il me semblait lire leur reconnaissance dans leurs grands yeux.

Et toutes ces fleurs et toutes ces plantes que je voyais grandir, que je connaissais bien sans en savoir les noms, Celles qui étaient bonnes, le plus grand nombre ; celles qui étaient mauvaises parce qu'elles envahissaient le pâturage : le Vérâtre, les Vernes, le Genévrier, l'Euphorbe. Que d'insectes, d'araignées, de mollusques aussi, dont j'observais des heures durant les allées et venues !

Comment se fait-il que nos autorités scolaires n'aient pas encore compris combien il serait utile de donner aux enfants de nos écoles primaires de bonnes connaissances sur les plantes et les animaux avec lesquels ils ont affaire durant toute leur vie ? Trois montagnards de Nendaz ont si bien compris cela qu'ils se sont mis, tout seuls, à l'étude de la botanique et l'ont poussée assez loin pour déterminer les plantes. Quelle leçon pour ceux qui établissent des programmes scolaires !

Et les pierres ! comme elles m'intéressaient : leur couleur, leurs formes, la façon dont elles se fendent, leur dureté ; j'essayais souvent d'y sculpter mon nom avec une tige de fer, je choisissais

de préférence certaines pierres plus tendres parce que la surface avait subi des phénomènes de décalcification, nous les appelions des pierres mortes. Sur certaines pierres on voyait comme une sorte de noyau de rouille et autour une teinte rousse ; on nous disait que la foudre était tombée là. J'appris avec joie plus tard que ce sont des cristaux de pyrite de fer qui s'oxydent.

Le torrent voisin avait un attrait inouï : détourner des filets d'eau sur du sable ou du gravier, les voir travailler, leur opposer des obstacles, toutes les lois de l'écoulement des eaux étaient là, je pouvais les faire jouer sous ma main. Aux jours de grandes pluies le torrent grossissait, roulait de grosses pierres, modifiait son lit, emportait la bonne terre. Je venais sur ses bords, je le regardais comme une force étrange, redoutable et captivante.

Souvent, au chalet ou ailleurs, il y avait des travaux très variés à faire ; trouver la manière de s'y prendre pour atteindre le but recherché avec des instruments rudimentaires, demandait un effort d'intelligence, d'adaptation et d'habileté manuelle : excellente école de la vie pratique. On a décrit magnifiquement la joie des hommes de science qui découvrent une chose nouvelle ou des rapports nouveaux entre les choses. On a laissé entendre qu'eux seuls pouvaient la posséder. Mais les plus humbles montagnards connaissent un peu de cette joie bien souvent, lorsque, dans leurs travaux, ils trouvent une solution nouvelle pour résoudre une difficulté. L'importance de la découverte peut être minime, qu'importe, l'essence de cette joie est la même, c'est la vraie joie de connaître et elle est merveilleusement belle. En voici un exemple : une avalanche avait recouvert le torrent dans lequel nous prenions l'eau pour le pâturage ; on avait installé provisoirement des chéneaux sur la neige pour aller capter l'eau plus loin ; mais la neige fondait, je devais aller très souvent remettre en ordre ces chéneaux. Je cherchais un moyen de les soustraire à l'influence de la neige et de les stabiliser. Comme des gouttes d'eau débordaient elles avaient fait fondre la neige jusqu'au fond de l'avalanche en certains endroits. J'eus l'idée de fixer des supports entre les pierres au fond de ces entonnoirs, mais les pieux fourchus à leur extrémité qu'on obtenait avec des branches de sapins étaient trop courts. J'imaginai alors d'employer des perches et avec un perçoir je fixais une fourche courte à l'extrémité supérieure. Ce qui réussit fort bien. D'avoir « inventé » ce système de pieux me causa une grande joie dont le souvenir est resté vivant. Des faits de ce genre se présentent sou-



vent dans l'activité des campagnards, ils montrent que leur vie est loin d'être privée des joies de l'esprit.

Souvent, j'étais libre, je m'enfonçais alors pendant des journées dans les profondes forêts, regardant chaque arbre pour ses caractères particuliers comme aussi pour les conditions de son milieu et de la lutte pour la vie que ses voisins lui imposaient. Je montais aux alpages d'Anthemoz, de Rossetan ou encore de Sélare, où des camarades gardaient une grande bergerie de moutons. Ensemble, nous allions explorer la région des lacs, grim pant même sur le petit glacier au pied du couloir des lacs, ou montant au sommet de l'arête de Sélare à 2400 m. voir le coucher du soleil. La nuit me surprenait au retour dans les sombres forêts d'Anthemoz, qu'importe, je revenais avec, devant mes yeux, l'image du globe rouge du soleil qui descendait, immense, au loin derrière les lignes du Jura.

Oh ! cette vie là-haut, si près de la nature, avec l'immense besoin de connaître, d'admirer et d'aimer qui était en moi, comme elle était belle ! Sans m'en douter, je recevais là mes meilleures leçons de sciences naturelles. L'influence de ces années de jeunesse a imprégné ma vie entière, me donnant pour l'étude des phénomènes de la nature un enthousiasme inépuisable et pour la beauté des êtres et des choses une sensibilité très vive qui m'a valu tant de joies et que les années n'ont point émoussée.

---